

« RÉVOLUTIONS DE PARIS »,  
DÉDIÉES A LA NATION ET AU DISTRICT DES PETITS-AUGUSTIN

(N° 13) Détails du 3 au 10 octobre 1789

*Conjuration formée par les aristocrates contre notre liberté. Preuves et suite de cette conjuration.*

### MOUVEMENTS DU PEUPLE...

Le défaut presque absolu des subsistances et la mauvaise qualité du peu de pain qu'on a distribué dans la matinée du lundi, ont rendu palpable à tous les citoyens cette vérité qui avait beaucoup été répétée la veille : que s'il fallait se battre contre l'armée des conjurés, il ne fallait pas attendre que la faim nous eut entièrement énervés. Le bateau qui apporte les farines des moulins de Corbeil arrivait matin et soir dans les commencements de la Révolution; il n'est arrivé dans la suite qu'une fois par jour; puis il n'est arrivé que du matin au lendemain au soir. Ces remises semblaient préparer et indiquer le moment où il cesserait de venir absolument, et le moment pouvait être celui de l'attaque. Les femmes du peuple, principalement les marchandes des Halles et les ouvrières du faubourg Saint-Antoine se chargent du salut de la Patrie. Elles ramassent dans les rues toutes les femmes qu'elles rencontrent, elles entrent même dans les maisons pour emmener toutes celles qui pouvaient grossir le cortège, elles se portent à la place de l'Hôtel de Ville. Les représentants de la Commune, qui la veille s'étaient séparés fort tard, n'étaient pas encore assemblés. Ce fut sans doute cette raison qui engagea la garde à refuser la porte à celles qui voulurent aller porter aux trois cents les justes plaintes qu'excitaient leur inaptitude aux travaux de l'approvisionnement et leur indifférence sur les dangers publics.

Peu à peu, la foule grossit, les esprits s'échauffent, le fameux réverbère est descendu encore une fois, et une corde neuve attend un coupable... ou un innocent.

Des hommes armés de piques, de haches et de croissants se rendent aussi sur la place; la masse s'ébranle, la garde à cheval se retire et la garde nationale, formant sur le perron de l'hôtel de ville un épais bataillon carré, présente une haie de baïonnettes à nos braves amazones.

Cette manœuvre les tient en respect pendant quelques instants, un cri général se fait entendre. Les pierres volent sur le bataillon, qui docile à la voix de l'humanité et sourd aux suggestions insensées du fanatisme militaire, se replie dans l'hôtel de ville pour livrer le passage à ces braves Françaises.

Elles cherchent des armes, elles brisent les portes des magasins qui les recèlent; bientôt elles ont des fusils, des canons, des munitions. Quelques scélérats qui se sont jetés dans la foule pénètrent dans le dépôt des balances, jauges et mesures; ils trouvent trois sacs d'argent, ils n'en enlèvent qu'un seul; le reste est conservé par des citoyens.

On a débité que quelques-uns de ces mêmes brigands étaient parvenus jusqu'au bureau de la caisse, qu'ils n'ont point forcée, qu'ils avaient enlevé 100 000 livres en billets de la Caisse d'escompte et qu'un garde non-soldé avait empêché qu'ils n'emportassent un carton qui en contenait pour 100 000 écus; quoi qu'il en soit, cette circonstance met fort à leur aise des administrateurs auxquels on demande des comptes depuis si longtemps et si vainement.

Les premiers soins de ces femmes courageuses furent d'aller chercher MM. les Volontaires de la Bastille et de nommer leur commandant, M. Hullin, pour les conduire à Versailles. Elles attachent des cordes au train des canons, mais ce sont des trains de mer, et cette artillerie roule difficilement. Elles arrêtent des voitures, les chargent de leurs canons qu'elles assujettissent avec des câbles, elles portent de la poudre et des boulets, les unes conduisent les chevaux, les autres assises sur les canons tiennent à la main la redoutable mèche et d'autres instruments de mort. Elles partent des Champs-Élysées au nombre de 4 000, escortées par 400 ou 500 hommes, armés de tout ce qui était tombé sous leurs mains.

### EXPÉDITION DE VERSAILLES

Les femmes qui étaient parties le matin s'étaient divisées : les unes avaient passé par Saint-Cloud, les autres avaient suivi la route de Sèvres. Celles-ci se présentent sans armes ni bâtons, à la porte de l'Assemblée nationale où elles s'introduisirent en certain nombre; le reste avança jusqu'aux grilles du château où elles rejoignirent celles qui venaient par Saint-Cloud.

A la nouvelle de leur arrivée, les gardes-du-corps se rendirent devant la grille du château pour leur en défendre l'entrée. Le roi était alors à la chasse.

Ces femmes dirent, et à l'Assemblée et aux gardes-du-corps qu'elles venaient *demander du pain*.

Dans l'Assemblée, on leur répondit qu'on s'occupait d'un décret qui faciliterait la circulation intérieure des grains et farines et qu'une députation allait demander au roi de la sanctionner et de la faire exécuter. Sur la place d'armes, on leur dit que si le roi recouvrait toute son autorité, le peuple ne manquerait jamais de pain.

Nos Françaises, qui voulaient du pain, mais non pas au prix de la liberté, ripostèrent par quelques injures à ces insinuation perfides.

Un garde national somme un des gardes-du-corps, nommé M. de la Savonnerie, de lui remettre sa cocarde noire et de prendre la cocarde patriotique; le garde-du-corps tire le sabre, fond sur la garde nationale qui est forcé de rompre, pour avoir le temps de tirer son épée; un coup de fusil part du corps de garde nationale de Versailles et casse l'épaule de M. de la Savonnerie.

Le bruit se répand que, dans quelques heures, la garde nationale de Paris arrive pour soutenir les femmes. On bat la générale. Les gardes-du-corps, les dragons, le régiment de Flandre, les gardes des Suisses, les cent Suisses, la prévôté accourent de toutes parts.

Les gardes-du-corps se rangent en bataille devant la grille du château, en face de l'avenue de Paris; le régiment de Flandre occupe le terrain qui s'étend depuis la droite des gardes jusqu'aux écuries du roi et font face à l'avenue de Sceaux; les dragons sont de l'autre côté du régiment de Flandre, mais un peu au-dessous; les gardes Suisses et cent Suisses sont au-devant de leur poste, ou dans la première cour du château. M. le comte d'Estaing commandait toutes ces troupes, sans doute en qualité de chef de la milice nationale de Versailles.

Nous devons dire ici, à la gloire de cette brave milice nationale, qu'elle n'a fait aucun mouvement qui annonçât des projets hostiles contre les Parisiennes, comme des gens mal intentionnés se sont plus à le répandre dans la capitale le même soir. Il est certain, au contraire, que la garde de Versailles était outrée de l'affront fait à la cocarde patriote, et que l'intelligence qui régnait entre elle et les gardes-du-corps qui étaient en service à l'époque de la Révolution, n'existait plus depuis l'arrivée de ceux qui étaient en service le 1<sup>er</sup> octobre. Il est certain que des détachements de gardes-du-corps, qui battaient l'estrade se présentèrent au corps de garde national pour insulter ceux qui y étaient; ils se tinrent sagement dans leurs retranchements; un seul s'avança pour prévenir les gardes-du-corps qu'ils avaient disposé du canon et qu'on allait les balayer.

D'un autre côté, à peine les soldats du régiment de Flandre furent-ils rangés en bataille, qu'en présence de toutes les femmes qui se mêlaient sans frayeur à travers tous ces hommes armés, ils mirent leurs baguettes dans les fusils et les firent sonner pour prouver qu'ils n'étaient pas chargés; ils dirent hautement qu'ils avaient bu le vin des gardes-du-corps, mais que cela ne les engageait à rien, qu'ils étaient à la Nation pour la vie, qu'ils avaient crié *Vive le Roi !* comme la Nation le crie elle-même tous les jours; que leur intention était de le servir fidèlement, mais non pas contre la Nation, qu'ils s'attendaient à prendre la bonne cocarde et qu'en effet, avant leur arrivée, un de leurs officiers en avait commandé 1 000 chez un marchand de Versailles pour 800 livres, qu'ils ne savaient pas pourquoi elles ne leur avaient pas été distribuées. Un garde-du-corps, irrité de ces discours, maltraita un soldat qui lui tira un coup de fusil. La balle lui fracassa le bras.

La défection du régiment de Flandre et des dragons qui annonçaient aussi qu'ils n'attendaient que l'armée nationale pour donner toutes les preuves possibles de leur dévouement à la Nation, déconcerta sans doute les horribles projets des aristocrates. Leur génie trembla une seconde fois devant le génie de la France.

Le roi, arrivé de la chasse, reçoit une députation de l'Assemblée nationale et des dames de Paris, à la tête de laquelle était M. Mounier. Il les accueille avec bonté, il témoigne sa douleur sur l'insuffisance de l'approvisionnement de la capitale et sanctionne le décret que l'Assemblée venait de rendre pour le faciliter. On assure généralement que la dame qui a porté la parole au nom de toutes ses compagnes, ayant voulu baiser la main du roi, Sa Majesté l'a embrassée et a versé des larmes sur les malheurs de son peuple.

Dès le point du jour, le lendemain 6, le peuple se répandait dans les rues; il aperçoit un garde-du-corps à une des fenêtres de l'aile droite du château; ils le provoquent, ils le défient; le forcené arme son fusil, fait feu et tue le fils d'un sellier de Paris, soldat de la garde nationale; à l'instant le peuple se répand dans le château, il cherche le coupable, croit le connaître; un garde-du-corps est traîné au bas de l'escalier dans la cour de marbre, on lui tranche la tête, elle est mise au bout d'une pique et apportée à Paris, avec celle d'un des gardes-du-corps tué la veille, pour donner un horrible spectacle qui ne saurait exciter la curiosité qu'à des hommes accoutumés à toutes sortes de crimes.

Le jeune homme, dont nous rapportons le fait tragique, était, assure-t-on, âgé de 18 ans, d'un caractère très doux et incapable de faire feu sur le peuple; il n'était entré au service que depuis le quartier d'octobre; il n'avait point assisté au funeste repas, source de tant d'horreurs et de malheurs. Son père, qui est encore au service dans ce même corps, est inconsolable de sa

perte. Ah ! permets, père infortuné, que nous mêlions nos larmes aux tiennes, que le sang de ton fils ne soit point contre nous; mais qu'il s'élève vers l'Être suprême pour solliciter sa vengeance contre l'auteur de la conjuration; que le spectacle de ta douleur soit sans cesse présent à leur esprit, qu'il alimente éternellement leurs remords; qu'ils soient punis par leurs enfants, par tout ce qu'ils ont de cher, et que la mort même ne leur présente pas un asile contre la douleur et le désespoir.

Le peuple avait arrêté en divers lieux du château d'autres gardes-du-corps et il voulait punir, sur tous, la faute d'un seul, la mort du garde national. Un est massacré à coups de piques, pendant qu'il cherche à calmer le peuple; un autre a la tête tranchée par un garde national, que des enragés forcent à ce cruel office; on enfonce, on pille l'hôtel des gardes-du-corps, en même temps qu'on les cherchait dans tous les coins du château, jusque dans les appartements du roi.

Le tumulte éveille la famille royale, la reine effrayée se sauve chez le roi; Madame Elisabeth annonce que Sa Majesté va paraître; des forcenés allaient arracher du cabinet du roi quelques gardes-du-corps qui s'y étaient réfugiés, après avoir jeté les armes; un huissier leur ordonne de se retirer de la part du roi et de respecter sa demeure; à ce nom, ils sortent comme d'une ivresse furieuse et semblent oublier tout à coup la proie qu'ils poursuivaient avec tant de rage. M. de La Fayette sort de l'appartement du roi, en criant grâce; toute la garde nationale répète le même cri.

Le roi, la reine et monseigneur le Dauphin paraissent au balcon, donnant sur la cour de marbre; une oppression violente empêche le roi de parler. M. de La Fayette assure le peuple que Sa Majesté sortira pour s'occuper de tout ce qui peut le plus promptement possible contribuer au bonheur du peuple. Tout à coup, on s'écrie, comme par inspiration : *Le Roi à Paris ! Le Roi à Paris !* Au bout de quelque temps, le roi reparait au balcon, il dit : « *Mes enfants, vous me demandez à Paris, j'irai, mais à condition que ce sera avec ma femme et mes enfants.* »

Un cri de *Vive le Roi !* témoigne l'allégresse universelle. Sa Majesté fait un geste pour demander silence. « *Mes enfants, oh ! mes enfants,* dit-il, *les larmes aux yeux, courez au secours de mes gardes.* » Aussitôt des pelotons de la garde nationale partent pour aller arrêter le désordre à l'hôtel des gardes-du-corps; quelques-uns de ces messieurs paraissent au balcon avec une cocarde nationale ou des bonnets de grenadiers. Le roi, le cœur brisé de douleur, se jette entre les bras de l'un d'eux. Le peuple imite cet exemple et embrasse tous ceux qu'il tient prisonniers dans la cour. En les arrêtant, plusieurs gardes nationaux avaient reçu leurs épées et leur avaient, par égard, présenté la leur. Les gardes-du-corps, rassemblés sur la place d'armes, prêtent le serment national; alors on veut leur rendre leurs épées dont la poignée est d'un plus grand prix que celle de la garde nationale; plusieurs de ces messieurs le refusent et demandent comme une grâce de garder l'épée nationale et de marcher indistinctement dans le rang tandis que le roi se rendrait à Paris.

Ainsi la générosité succède à la fureur, la fraternité à la haine et les aristocrates eux-mêmes, forcés d'applaudir à notre bonheur, enferment au fond de leur cœur, leur rage et leur désespoir.

#### ARRIVÉE DU ROI ET DE SA FAMILLE A PARIS.

Au moment où le roi avait promis de venir à Paris, une salve générale de toute l'artillerie avait fait croire à ceux qui étaient dans les environs de Versailles qu'il s'y commettait un carnage horrible; la municipalité prévint l'effet qu'aurait pu produire une fausse nouvelle de ce genre en faisant afficher deux placards : l'un portait que la garde nationale n'avait éprouvé aucun obstacle à Versailles, l'autre que le roi et sa famille étaient en route pour venir à Paris.

Dès qu'on sut cette heureuse nouvelle, le peuple se répandit en foule dans toutes les rues; il semblait que l'amour des Français pour leur roi, ce sentiment que toutes les horreurs du despotisme et de l'aristocratie n'ont pu éteindre, mais que l'excès des malheurs a plus d'une fois concentré dans le cœur de ce peuple, se dilatait avec force et prenait une nouvelle énergie. Une pluie abondante et continuelle ne put dissiper la foule immense qui s'était rassemblée sur les lieux où le roi devait passer. On se rappelait alors ce mot de Henri IV : *Ils sont affamés de voir un roi.*

A 2 heures, notre avant-garde arriva, suivie d'une forte partie des femmes et des hommes du peuple qui s'étaient rendus la veille à Versailles. Un grand nombre dans des fiacres, sur des chariots ou sur les trains des canons. Ils portaient des bandoulières, des chapeaux, des pommes d'épée de garde-du-corps. Des femmes couvertes de cocardes nationales, de la tête aux pieds, demandaient ou ôtaient aux spectatrices les rubans noirs et verts et les traînaient dans la boue.

Il s'écoula près de quatre heures avant que le corps d'armée qui précédait la voiture du roi arrivât. Dans cet intervalle, 50 à 60 voitures de grains ou de farines passèrent sous les yeux des citoyens qui, jaloux de témoigner la part qu'ils prenaient à la joie commune, illuminèrent tous les étages des maisons; les rues étaient garnies de deux haies de soldats-citoyens.

Des femmes, portant de hautes branches de peuplier, ouvraient la marche; une centaine de gardes nationaux à cheval vinrent ensuite; puis les grenadiers et les fusiliers; les canons étaient entre chaque compagnie, qui était entremêlée de femmes, de gardes-du-corps, des soldats du régiment de Flandre ; les cent Suisses marchent après eux sur deux lignes, le peu ne s'était point jeté dans leurs rangs; ils étaient suivis de la garde d'honneur, qui avait accompagné M. Bailly lorsqu'il allait présenter au roi les clefs de la ville; la municipalité et une députation de l'Assemblée précédaient les voitures du roi, qui étaient environnées de grenadiers.

Il est aussi impossible de peindre le transport des Français, moment où le roi a passé, que de répéter tout ce qu'ils ont dit pour lui faire connaître leurs sentiments. *Vive le Roi ! Le voilà donc, ce bon Roi ! Notre Roi ! Notre Roi !* Les mains, les chapeaux étaient en l'air; les applaudissements; les cris, l'enthousiasme, le délire, nous avons tout vu, tout senti profondément. Ah ! malheureux aristocrate ! Si ton cœur a pu résister à ce spectacle, rien ne saurait te toucher : tu meurs sans t'être réconcilié avec tes concitoyens.

Arrivée à l'Hôtel de Ville, la famille royale a entendu un long discours prononcé par M. Moreau de Saint-Méry. à la fin duquel M. Bailly a dit, par ordre du roi, qu'il venait dans sa bonne ville de Paris avec joie; il avait oublié les mots et avec *confiance* dont le roi s'était servi; la reine les a rappelés.

«Vous êtes plus heureux, Messieurs, a repris M. Bailly, que si je l'avais dit moi même. » Des cris de *Vive le roi, la reine et la famille royale !* ont terminé cette scène, après laquelle le roi s'est rendu avec sa famille au château des Tuileries.

Le peuple s'est porté en foule mercredi matin dans le jardin, dans les cours des Tuileries, afin de voir le roi et M. le Dauphin. Sa Majesté, entourée de sa famille, a paru sur la galerie, en allant à la messe, et en rentrant dans les appartements les transports de la veille se sont renouvelés, et Louis XVI ne peut pas douter que l'amour de la liberté n'ait renforcé le caractère national, l'amour de nos rois.